Extrait d'un volume de notre collection TÀP
http://www.editions-beauchesne.com/index.php?cPath=180

II

La Bible dans la vie de l'Eglise grecque

Le siècle des Lumières, en soi, ne prête pas matière à incertitude : vu dans le contexte de l'ouvrage, il signifie le XVIIIe siècle de notre ère. Pourtant cela nous amène à une question fondamentale : celle de l'idée de siècle dans nos études, pour autant qu'elles touchent à la diachronie. En effet, il y a de bonnes raisons pour que l'emploi de ce terme, dans ces cas-là, se fasse toujours *lato sensu* : dès qu'il n'est pas utilisé de façon strictement physique, mathématique, il perd toute précision quant à ses marges et en arrive à être ou une fiction ou une division arbitraire dans la suite ininterrompue du *temps* humain. En étudiant les antécédents d'un événement nous constatons l'existence d'une chaîne d'effets dus à des causes antérieures; et puis, de la même façon, nous aboutissons aux conséquences du cas examiné. Cela peut se poursuivre, dans un sens comme dans l'autre, aussi loin que nos moyens, nos connaissances ou les exigences de notre recherche le requièrent.

C'est ce devenir ininterrompu qui constitue le court ou le moyen métrage de l'histoire, celui, c'est-à-dire, dont nous avons à nous occuper ici. Mais la faiblesse des capacités qui sont imparties à l'homme ne lui permet pas de saisir le mouvant — en cette occurrence le temps — en sa qualité de mouvant : comme dans la technique cinématographique, le passage successif de l'un à l'autre état de la diachronie ne devient sensible que par une série d'images — et perceptions — statiques. C'est ainsi que s'introduisirent dans l'historiographie, dès ses débuts, les ères, les périodes, les siècles, pour établir autant de discontinuités, de clivages. Tant que les bornes fixées par l'historiographe sont accueillies comme

des conventions et des facilités offertes à la connaissance, la distinction des périodes, aussi arbitraire qu'elle soit, doit être accueillie comme quelque chose d'utile, de nécessaire. Mais, à partir de là, il est exclu que nous donnions à cette notion de siècle, comme aussi bien à toute autre périodisation, le moindre caractère de transcendance; pour bien saisir, pour mieux étudier, pour mieux répondre à la question que nous nous posons au sujet du XVIIIe siècle, il est opportun de connaître les antécédents du problème ainsi que ses suites. Il n'y a pas de XVIIIe siècle sans connaissance du XVIIe et du XIXe.

Enfin il nous reste encore un point à toucher quant à notre sujet avant d'entrer dans la matière : l'Eglise grecque. La particularité du sujet se précise surtout en ce que l'Eglise grecque durant tout le siècle étudié est, selon l'expression de l'historien anglais Steven Runciman, « en captivité »[1]; depuis le milieu du XVe siècle, l'Empire byzantin ayant été aboli par la victoire des forces venues d'Asie, le siège de l'Eglise grecque à Constantinople se trouve dans la capitale de l'Empire ottoman. Le chef de l'Eglise ne peut se dissocier de ses ouailles qui vivent sous le joug turc. D'ailleurs, par les décisions que prit à ce sujet le conquérant, à l'heure de la chute de Constantinople et selon, ajoutons, la mentalité du nouvel Empire, le chef de l'Eglise grecque est considéré par l'Etat comme à la tête des populations grecques, responsable pour elles devant lui. Par conséquent il est conforme à la nature des choses que le patriarche et les prélats de l'Eglise considèrent qu'ils ont un double devoir envers leurs compatriotes, non seulement spirituel mais aussi temporel. Nous devons donc nous attendre à ce que les activités de l'Eglise grecque soient inspirées par ces deux volontés : rétablir une Eglise indépendante de l'Etat non chrétien et rendre au peuple grec sa liberté. Souvent, comme il est naturel lorsqu'une même conscience doit décider de deux cas différents, ceux-ci sont envisagés comme un seul problème.

D'autre part si l'immense majorité de la population grecque se trouve sous le joug ottoman, quelques régions restent dépendantes d'un Etat chrétien : la République de Venise surtout. Et enfin la diaspora grecque fonde des colonies importantes dans le monde européen. D'un siècle à l'autre les Eglises occidentales se préoccupent de plus en plus des populations qui dépendent d'Etats non chrétiens et activent tout ce qui peut renforcer la chrétienté. Pour ce qui est des populations helléniques, la Russie, qui appartient au même rite que les Grecs, porte un intérêt bien compréhensible à la question. Toutefois, cet intérêt n'est pas sans créer quelques inquiétudes chez les Grecs dont les aspirations byzantines risquent d'entrer en conflit avec la volonté d'expansion de l'Empire de Russie.

Ceci fait que, dans la vision des chefs de l'Eglise grecque, deux

1. S. RUNCIMAN, *The Great Church in Captivity*, Cambridge 1968.